

ventre. Le long de la route, il vit encore deux pigeons qui s'embrassaient, puis deux corbeaux qui se battaient à coups de bec.

Le soir, le Soleil lui demanda ce qu'il avait vu :

— J'ai vu, répondit-il, des vaches grasses dans des pâtures maigres, des vaches maigres dans des pâtures grasses, deux pigeons qui s'embrassaient, et deux corbeaux qui se battaient.

— Hé bien, dit le Soleil, je vais t'expliquer ce que cela signifie : les vaches grasses dans les pâturages maigres, ce sont les riches qui ont été heureux sur la terre et qui ne le sont point dans l'autre monde ; les vaches maigres dans des pâtures grasses, ce sont les pauvres gens qui ont souffert sur la terre, mais qui sont récompensés dans le ciel. Les deux pigeons qui s'embrassaient, c'est la sœur et moi. Les corbeaux qui se battaient, c'est ton père et la mère qui sont en enfer.

Quand ils rentrèrent, la sœur n'était plus dans le feu, et elle était à leur préparer à souper.

— (*Conté au château de la Saudraie en Penguilly, par J.-M. Comault, du Gouray, âgé de 14 ans.*)

XLII

LA BOULE DE FEU

Il était une fois quatre charbonniers, le père et les trois fils, et chacun à leur tour ils restaient la nuit à garder leur fouée de charbon.

Une nuit que le vieux charbonnier veillait auprès de sa fouée, il vit venir à lui une fille qui devenait à volonté boule de feu ou fille, et elle lui demanda s'il voulait l'épouser.

— Non, répondit-il, mais demain soir mon fils aîné viendra ici, vous lui demanderez s'il consent à se marier avec vous.

Le lendemain soir, la Boule de feu arriva et dit à l'aîné des fils du charbonnier :

— Veux-tu m'épouser, jeune homme ?

— Non, répondit-il, mais demain mon second frère viendra ici, et vous lui demanderez s'il consent à se marier avec vous.

La troisième nuit, comme le second fils du charbonnier était de garde auprès de sa fouée, la Boule de feu vint et lui dit :

— Veux-tu m'épouser, jeune homme ?

— Non, répondit-il, mais demain soir mon jeune frère viendra ici et vous lui demanderez s'il consent à se marier avec vous.

La quatrième nuit, la Boule de feu se présenta devant le dernier des enfants du sabotier, et elle lui dit :

— Veux-tu m'épouser, jeune homme ?

Il hésita un moment ; mais il se décida bientôt et répondit :

— Ma foi oui, je veux bien.

Les voilà partis pour fiancer ; mais le recteur ne voulait pas faire la cérémonie. La Boule de feu se mit en colère, et elle lui dit :

— Si vous ne nous fiancez pas tout de suite, je vais vous brûler net comme un grillon¹.

Le recteur se dépêcha, et quand ils furent mariés, la Boule de feu devint la plus belle femme que la terre a jamais pu porter.

Elle dit à son mari :

— Je vais partir et je serai trois jours absente ; tu resteras à la maison, et je te donnerai toutes les clefs de mes chambres, sauf une, et tu pourras y aller à ta guise.

Le mari se promena partout ; mais le deuxième jour, comme il commençait à s'ennuyer, il passa devant le cabinet dont elle ne lui avait pas donné la clé, et il eut envie de regarder par le trou de la serrure. Il y appliqua son œil et il vit sa femme qui se peignait, et chaque fois que les dents du peigne passaient dans ses cheveux, elle abattait de l'or. Elle s'aperçut qu'il l'avait regardée, et elle lui dit :

— Puisque tu as été si curieux, je vais encore partir, mais ce sera pour sept ans, et avant cette époque tu ne me reverras pas.

Au bout de cinq ans, le mari de la Boule de feu commença à s'ennuyer : il n'y avait aucun arbre ni aucune plante à l'entour de son château. Il se mit en route pour aller chercher sa femme, et il alla loin, bien loin. A force de marcher, il finit par arriver devant un chêne qui était plus gros qu'une tonne de sept barriques ; il y avait un escalier par lequel on montait dedans. Le mari de la Boule de feu, s'imaginant que sa femme pourrait bien être dans ce bel arbre, y monta, et il trouva en haut une espèce de chambre où il y avait un lit ; pensant que peut-être elle viendrait s'y coucher, il se cacha dessous.

Vers onze heures il entendit monter l'escalier, et vit un homme qui se jeta sur le lit ; un quart d'heure après, il en arriva un second qui alla rejoindre le premier ; un quart d'heure après, il en vint un troisième qui monta pareillement sur le lit. Quand minuit sonna, l'un des hommes dit à ses compagnons :

— Qu'avez-vous trouvé aujourd'hui, vous autres ?

1. Un charbon.

— Moi, répondit l'un, j'ai trouvé des bottes qui font cent lieues à chaque marche.

— Moi, dit l'autre, j'ai un chapeau ; quand je le mets sur ma tête, je suis invisible.

— Pour moi, ajouta celui qui avait parlé le premier, j'ai trouvé un sabre qui est partout vainqueur.

Ils avaient jeté toutes ces affaires auprès du lit ; le mari de la Boule de feu, qui les entendait, se hâta de mettre le chapeau sur sa tête, de prendre le sabre et de chausser les bottes, et le voilà parti, laissant les compagnons dans le gros chêne.

*
* .

Il arriva chez une vieille bonne femme, et lui demanda de le loger :

— Je voudrais bien, répondit-elle ; mais je suis la mère de la Gelée, du Vent et de la Pluie ; mes trois fils vont arriver bientôt, et vous seriez gelé, emporté par le Vent ou trempé par la Pluie.

— Cela m'est égal, dit-il, donnez-moi un bon lit et ne vous inquiétez pas du reste.

Elle lui donna le meilleur lit de la maison, et il s'y coucha. Peu après, la Gelée arriva, et il y eut un froid terrible ; le mari de la Boule de feu se leva alors, et demanda au Vent, qui entrait en soufflant, s'il n'avait pas vu sur son passage une princesse qui s'était mariée sept années auparavant, et qui était sur le point de prendre un nouveau mari.

— Oui, répondit-il, j'en ai vu une.

— Dis-moi où elle est.

— Je vais de branche en branche et de Paris en France ; c'est bien loin d'ici.

— Moi, j'ai des bottes à cent lieues le pas.

— Alors, viens avec moi, tu pourras peut-être me suivre.

Le mari de la Boule de feu arriva à la suite du Vent, auprès du château où la princesse devait se marier. Il mit alors son chapeau sur sa tête et entra dans le château ; comme il traversait la cour, il vit la princesse à sa fenêtre ; il ôta son chapeau pour la saluer, et comme il était redevenu visible, elle le reconnut.

Quand eut lieu le repas avant le mariage, la Boule de feu dit aux invités :

— Si une personne a deux clés, une vieille et une neuve, laquelle des deux doit-elle le plus respecter ?

Ils se mirent tous à répondre :

— C'est la vieille.

— Non, non, s'écria le fiancé, c'est la neuve.

Mais, à peine avait-il dit ces mots, que le mari de la Boule de feu lui fit sauter d'un coup de sabre la tête de sur les épaules. Il leva alors son chapeau et sa femme le reconnut.

Ils célébrèrent de nouvelles noces, puis ils retournèrent à leur château et depuis ils ne se sont jamais quittés.

(Conté en 1881, par J.-M. Chaton, de Penguilly).

XLIII

LE VIEUX MILITAIRE.

Il y avait une fois un soldat qui avait fait dix-sept ans de service. Au bout de ce temps, il fut congédié, et se mit en route pour retourner à son pays natal.

Tout en cheminant, il se rappelait ce qu'il avait vu au régiment, et il pensait surtout à certain capitaine, dur pour ses hommes et qui l'avait maintes fois fait coucher à la salle de police. « Ah ! le méchant capitaine, disait-il, il était méchant, oui, méchant comme le diable ! »

Un peu plus loin, il rencontra un beau monsieur qui se mit à faire route avec lui, et lui demanda où il allait :

— Je viens de quitter le service, répondit-il, et je retourne au pays, pour tâcher d'y gagner ma vie, car je n'ai pas fait fortune au régiment.

— Hé bien ! dit le monsieur, voulez-vous venir domestique chez moi ?

— Je veux bien, mais quelle besogne aurai-je à faire ?

— Ah ! elle ne sera pas difficile ; vous n'aurez pas grand ouvrage, il vous suffira d'avoir soin d'entretenir le feu sous mes chaudières.

— Marché fait, dit le vieux soldat, voilà une besogne qui me va.

Il suivit le monsieur qui le mena dans une grande maison, et lui montra une multitude de chaudières sous lesquelles flambait un grand feu ; il lui expliqua son service, lui montra où était le bois, puis il le laissa seul. Le soldat se trouvait content de son nouveau service, ses repas lui étaient servis à l'heure, sans qu'il vît personne, et même le café et le tabac n'étaient pas oubliés. Il n'avait qu'à souhaiter une chose pour la trouver aussitôt auprès de lui.

Un jour qu'il venait de mettre sous une chaudière une grande brassée de bois, et qu'il allait recommencer à souffler pour attiser la flamme, il entendit une voix qui disait :

— Soldat, modère le feu ! soldat, modère le feu !

— Tiens, pensa-t-il, je crois que c'est la voix de mon ancien capi-